

XYZ. La revue de la nouvelle

La première fois

Bertrand Bergeron



Numéro 48, hiver 1996

Taches

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4366ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bergeron, B. (1996). La première fois. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (48), 23–25.

La première fois

Bertrand Bergeron

—  ccupe-toi de moi !
Voilà tout ce qu'on trouve à dire.

« Occupe-toi de moi. » Une phrase étonnante quand on l'entend de sa propre bouche, pour la première fois de sa propre bouche. D'autant plus étonnante que le miroir, comme les propos des autres, vous a toujours renvoyé de vous-même l'image du parfait célibataire, chacun son appartement, son budget, son style. *Ne te prends surtout pas pour ma mère !* Et puis...

— Occupe-toi de moi !

Aux prises avec l'obscène, on sent quelque chose d'imminent, sait-on vraiment quoi ? Ou plutôt si. Mais on le reçoit comme une donnée extérieure, à la manière d'une statistique, encore une !, on le banalise, on irait presque jusqu'à entourer quelques dates sur le calendrier en se fiant aux probabilités les plus crédibles. Seulement, c'est de soi qu'il s'agit, de sa propre mort. Un événement privé de toute vraisemblance. Le mot sonne alors creux, vide, abstrait. La mort, c'est toujours celle de quelqu'un d'autre.

□

— Occupe-toi de moi !

Voilà pour une femme — pour moi en tout cas — une phrase bien surprenante de la part de l'autre quand, dans les inévitables moments d'impatience, à l'heure du reproche, on taxait justement cet autre de « machine célibataire », ultime injure !

La mort, c'est toujours celle de quelqu'un d'autre, je sais. Mais pas de lui ! On n'y croit pas. La mort frappe un inconnu

ou une nièce en Orient ou un grand-parent qui en avait l'âge. Pas celui qu'on aime. L'autre des jours heureux ou des querelles temporaires ne peut d'aucune manière constituer l'objet d'un événement irrecevable, imminent, presque daté. La mort vous est étrangère, chaque fois, l'autre vous est proche, toujours. La vie vous ménagera des faveurs, comment en douter ? Parce qu'il s'agit de vous-même.

— Occupe-toi de moi !

Une sorte de parole dernière, un vœu ultime, allez donc dire « Non » !

Alors une fois, cette fois, ce sera une première. Il vous parlera de ses poumons, d'une radiographie, une tache sur la radiographie... une simple tache, et votre vie s'écroulera soudain, même s'il s'agit d'une radiographie qui ne concerne que lui... à croire que la jambe ou la main de l'autre n'importe pas ! Comme si les faux-fuyants existaient...

Il aura parlé d'une radiographie sur un ton posé, tout juste comme on discute d'un angle chez Colville. Exactement. Avec le même détachement, une passion qu'il faut deviner. À croire que son approche de Colville, Dali ou Magritte, pourquoi pas Ravel ou Stravinsky, de toute manière, négociait déjà avec la mort, alors que c'est en s'emportant au sujet de ces artistes, justement, qu'il vous paraissait le plus vivant, désirable ! Par conséquent, qu'est-ce donc que cette lésion au poumon, sinon une plaisanterie de mauvais goût ? Mais le ton qu'il utilise a perdu toute trace d'humour, il évite — comme s'il s'agissait d'une forme d'élégance face au désastre —, il prend soin d'éviter le moindre trémolo mélodramatique. Ce serait le pire, le plus difficile à supporter. Il en traiterait avec détachement, presque d'une façon académique alors que vous pour lui, alors que lui pour vous, rappelez-vous, ces mains que rien ne contrôlerait, ces hanches qu'aucun partage, aucun, comme pour la première fois on s'entend dire « Prends-moi dans tes bras », comme rien ne vous prépare à l'abandon de l'autre, non pas à l'autre qui s'abandonne dans vos bras, en vous, mais comme l'autre qui perd pied,

qu'on sent glisser vers rien, vers le rien, et face à qui, facile de s'en rendre compte, vous ne comptez plus qu'à demi. Aucune de vos prières, aucune de vos supplications ou de vos requêtes, rien...

Vous assistez, complice, mais sans l'avoir souhaité, à un relâchement dégoûtant de l'être qui fait de vous quelqu'un d'autre... Vous devenez à vous-même une étrangère parce que lui, il s'est répondu « Non ! » à lui-même, se justifiant de façon idiote, *on fait ce qu'on peut*.

Vous devenez petit à petit la spectatrice d'une trame qui vous échappe, vous blesse, vous renvoie de vous une image navrante, pas davantage, au moment où l'autre, celui que vous aimez, ne parvenez plus à convaincre, se prépare à devenir une « personne dont on parlera », là où vous attendiez quelqu'un avec qui vivre, une union dont il adviendrait quelque chose.